

Sang blanc, neige rouge

Quand les bombes atomiques sont tombées sur Hiroshima et Nagasaki, en 1945, j'avais juste quarante ans et un maigre salaire de maître assistant à l'Université de Columbia, à New York. J'avais déjà publié près de quatre-vingt dix articles, et disposant d'un bon laboratoire et de quelques jeunes collaborateurs doués, je m'apprêtais à explorer les acides nucléiques. Une dotation annuelle de six mille dollars de la Fondation Markle témoignait de ma réussite ici-bas.

Il m'est difficile de décrire ce que j'ai ressenti devant ce triomphe de la physique nucléaire. (Il n'y a pas très longtemps, j'ai vu un film réalisé à l'époque par les Japonais, et toute l'horreur a repris vie, si toutefois "reprendre vie" est un terme approprié dans le contexte de cette tuerie massive.) C'était en août 1945 – le 6 ? –, en début de soirée. Ma femme, notre petit garçon et moi passions l'été dans le Maine, à South Brooksville, et après le dîner nous étions partis en promenade, voir la baie de Penobscot dont la splendeur s'offrait dans le soleil couchant. Chemin faisant, nous avons rencontré un homme, il venait, nous dit-il, d'entendre à la radio qu'une nouvelle sorte de bombe aurait été lâchée quelque part sur le Japon. Le lendemain, le *New York Times* donnait tous les détails qui depuis n'ont pas cessé de nous hanter.

La double horreur qu'inspiraient les noms de ces deux villes japonaises s'est transformée pour moi en une autre double horreur : la prise de conscience glaçante de ce dont étaient capables les États-Unis, ce pays qui m'avait accordé sa nationalité cinq ans auparavant, et un sentiment mêlé d'effroi et de dégoût devant la voie où s'engageait la science. Toujours proche d'une vision apocalyptique du monde, j'ai vu s'esquisser la fin de tout ce que signifiait le terme d'humanité ; une fin qu'avait rapprochée et même rendue possible le métier qui était le mien. Pour moi, toutes les sciences de la nature ne faisaient qu'une, et dès que l'une d'elles ne pouvait plus se réclamer de son innocence, aucune autre ne le pouvait. Le temps était révolu où on pouvait dire qu'on avait choisi la carrière scientifique dans le but d'en savoir davantage sur la nature. Désormais, on vous demanderait aussitôt : « Pourquoi voulez-vous en savoir plus sur la nature ? Vous n'en savez pas encore assez ? » Ce qui vous inciterait à donner la réponse attendue : « Non, nous n'en savons pas assez ; mais quand ce sera le cas, nous améliorerons la nature, nous l'exploiterons. Nous serons les maîtres de l'univers. » Et même sans faire cette réponse stupide, vous resteriez convaincu que les "améliodestructeurs" s'en sortiraient avec cette formule, si la mort, le plus grand correcteur de toutes les idioties, n'existait pas. Bacon ne m'avait-il pas déjà affirmé que le savoir était le pouvoir, et Nietzsche, – ou plutôt ses faussaires, tous ces exploiters du grand homme contraint au silence –, que c'était ce que j'avais désiré toute ma vie ? Ils étaient totalement dans l'erreur en ce qui me concerne ; et je trouve davantage de sagesse dans une nouvelle de Tolstoï ou de Leskov que dans tout le *Novum Organum* de Bacon (en ajoutant *Zarathoustra* pour faire bon poids).

À la suite de cela, je me suis révélé en 1945 être un fou sentimental, et M. Truman aurait pu me compter parmi les imbéciles gémissants auxquels il interdisait l'entrée de son bureau présidentiel. J'avais en effet le sentiment qu'aucun être humain n'avait le droit de donner l'ordre de tant de souffrance, et qu'en fournissant la lame affûtée par ses soins et en soutenant le bras qui la portait, la science avait endossé une culpabilité à laquelle elle ne serait plus jamais en mesure de se soustraire. C'est à cette époque que m'est clairement apparu le lien entre science et crime. Quelques années après ce sinistre événement, disons entre 1947 et 1952, j'ai vainement cherché à obtenir un poste en Suisse, pays qui me semblait si idyllique à ce moment-là.

Ce n'était ni le premier massacre d'innocents de notre époque, ni le plus grand, mais je ne m'en suis rendu compte que plus tard, progressivement. Les gouvernements du monde, amis et ennemis, avaient réussi à passer sous silence l'entreprise exterminatrice de l'Allemagne, et ce pour des raisons diverses. Les noms d'Auschwitz, Belsen, Chelmo, tout l'inferral alphabet des chambres à gaz et des fours crématoires jusqu'à Westerbrock et Yanov, se sont glissés peu à peu dans ma conscience comme autant de gouttes de sang coulant de l'enfer.

Dans les premières années du XX^e siècle, le grand Léon Bloy, jetant un regard sur les sciences – et quel minuscule géant étaient-elles alors ! – écrivait : « La science pour aller vite, la science pour jouir, la science pour tuer »^[1] ! Entre-temps nous sommes allés encore plus vite, nous nous sommes moins divertis et nous avons tué davantage. L'expérience eugénique des nazis – l'« extermination des éléments inférieurs du point de vue racial » – est une conséquence du même type de pensée mécanique que celle qui a contribué, sous une forme totalement différente, à ce que la plupart considéreraient comme le triomphe de la science moderne. La dialectique diabolique du progrès transforme les causes en symptômes, les symptômes en causes : la différence entre bourreau et victime n'est qu'une question de point de vue. L'humanité n'a pas appris – si j'étais un vrai scientifique, c'est-à-dire un optimiste, je dirais « pas encore appris » – à mettre fin à cette spirale vertigineuse : une progression géométrique de catastrophes que nous rassemblons, avant qu'elles ne se produisent, sous le vocable de progrès.

Ce n'est pas à cet aspect de la science que j'ai songé en choisissant ma carrière, mais j'y reviendrai par la suite. Il est certain qu'à ce moment-là, je n'avais pas compris qu'en évoluant, la science deviendrait une machine à résoudre des problèmes, lesquels, étant résolus scientifiquement, en engendreraient à leur tour de plus graves, et ainsi de suite. L'année 1945 a radicalement changé ma position à l'égard des sciences. Plus jeune, je tendais déjà à un scepticisme critique : je ne pouvais croire que ce que l'on ne me prêchait pas. (C'est aussi ce que montrent mes premiers articles, l'un sur la chimie du bacille de la tuberculose,^[2] l'autre sur les lipoprotéines.^[3]) Mais même ainsi, je n'étais pas préparé à l'orgie d'excès et de vaines promesses qui envahit les sciences biologiques. Et pas seulement à cela, car notre époque a aussi inventé les *think tanks*. J'aimerais traduire ce terme par « aquarium à penser » : derrière la vitre, on peut voir les spécialistes penser. Les bulles qui leur sortent de la bouche sont les perles de la sagesse.